

David Garnett, la fantaisie en toute liberté, Christine Jordis, [Le Monde](#), 26 juillet 1996

David Garnett, Bunny comme on le surnommait, fut sans conteste l'un des membres les plus charmants du Bloomsbury group. Né dans une famille d'érudits (moins distinguée cependant que celle de Virginia Woolf), il connut dès son plus jeune âge les grandes figures littéraires de l'époque et, tout naturellement, rejoignit à [Charleston](#), puis à Londres, autour de Virginia et Leonard Woolf, les intellectuels en vue de ce temps : Lytton Strachey, l'économiste Maynard Keynes, E. M. Forster, le peintre Vanessa Bell, sœur de Virginia Woolf, et Duncan Grant, son amant, qui était peintre également... David Garnett devint bientôt inséparable de ce couple. Bien des années plus tard, en 1940, il devait épouser Angelica Bell, la fille de Vanessa et de Duncan, comme il s'était, dit-on, engagé à le faire au moment où elle naquit. Vengeance contre Duncan Grant, avec lequel il entretenait à l'époque une liaison, ou contre Vanessa ? Fidélité à une promesse ancienne ou goût d'une logique perverse ? Bunny, « ce jeune Corydon naturel, impétueux, audacieux et innocent », tel qu'il apparut aux yeux de la très jeune Angelica, démontra par cette action d'éclat la vitalité de l'esprit de Bloomsbury et ce qu'il comportait de cruauté.

En réaction contre la rigide société victorienne, cet esprit se voulait libre, tolérant, dénué de préjugés et de ces passions basses que sont la possessivité et la jalousie. Chacun des romans de Garnett est l'illustration du bonheur que procure une telle liberté quand la société ne prend pas pour tâche de le détruire. Cependant, Angelica Garnett, dans [Trompeuse gentillesse](#), son autobiographie, raconte une autre histoire, mêlée de douleur et d'amertume celle-là, et, révélant sous les apparences la réalité profonde des sentiments, corrige quelque peu la vision, toute de charme, qu'on a en général de David Garnett : « Bunny, s'il agissait à mon avis par égoïsme, égotisme et peut-être vengeance... et s'il fut ainsi conduit à faire d'une fille ignorante une victime... n'était pas totalement vaurien. »

Que Garnett ait été fasciné par la liberté des instincts et l'expression spontanée de la sexualité, ses romans aujourd'hui réédités (avec de très jolies illustrations de Ray Marshall, sa première femme) le prouvent, qui prennent si souvent pour thème central l'animalité. A commencer par [La Femme changée en renard](#) (Lady into Fox, 1922), un roman hautement fantaisiste qui fut son plus grand succès et lui valut l'admiration de H.G. Wells et de Conrad. En continuant avec [Un homme au zoo](#), une parabole finement comique, où l'on voit John Cromartie, un jeune Ecossais amoureux qui, après s'être querellé avec son amie dans un zoo, décide d'occuper une cage dans la section des grands singes, entre un orang-outang et un chimpanzé. Il entend ainsi démontrer ainsi une parenté révélée par Darwin, qui, avec son *Origine des espèces*, troubla durablement certains esprits et en révolta beaucoup d'autres. Apposée sur la cage, une pancarte instruit le public de l'espèce présentée : « Homo sapiens, homme, spécimen né en Ecosse... ». La situation est poussée à l'absurde suivant une implacable logique.

La question de la sexualité est toujours au centre de [Aspects of Love](#), avec un magnifique portrait de femme : Rose, belle, libre, émancipée, qui, par amour, épouse un homme distingué et vieillissant, aussi patient et tolérant qu'elle est ardente, puis collectionne les jeunes amants, tout en vivant en parfaite harmonie avec l'époux de ses rêves. Rose, modèle de la femme moderne, était aussi, de l'aveu de David Garnett, la femme idéale. La leçon est claire : la jalousie n'est pas de mise, elle provoque la folie et le meurtre, le jeune Alexis, qui était amoureux de Rose, l'apprendra à ses dépens. Le roman s'achève avec la mort de Sir George ; selon les vœux du défunt, une grande fête est organisée sur la terre qu'il aimait, celle de Rabelais, on y chante, on y boit et on y danse, comme il l'avait voulu... Le roman fut publié en 1955. La libération des mœurs autorisait sans doute l'issue optimiste que Garnett refusa au [Retour du marin](#) (1925).

La tragique histoire de William Targett, le marin revenu de ses voyages au long cours, de la belle Tulip, son épouse noire, et de Sambo, leur enfant, montre l'insidieux, le fatal cheminement de la haine dans une communauté villageoise, étroite d'esprit et ignorante. Sans doute peut-on voir maintenant dans le personnage de Tulip, qui possède toutes les qualités dont est dépourvue la société blanche elle est gaie, vive, spontanée, libre et courageuse, une sorte de racisme inversé ; sans doute peut-on s'amuser des tableaux de l'Afrique que Garnett oppose à la scène anglaise : l'esprit de fantaisie y règne et les images présentées semblent procéder plus d'un rêve nostalgique du bon sauvage et d'un rejet farouche des contraintes du puritanisme que d'une observation, si lointaine soit-elle, de la réalité. Il n'en reste pas moins que le roman sait toucher et convaincre le lecteur, comme l'émeut, dans [Elle doit partir](#), le retour au village de la jeune femme émancipée : dans les deux cas, il y voit le prix très lourd qu'il faut payer pour la liberté. Mais le sort d'Anne Dunnock, qui retrouve, dans un presbytère transformé en volière, son père devenu fou, paraît plus enviable que celui de la pauvre Tulip et de William Targett, que pourchassa, au sein de l'idyllique campagne anglaise, toute la méchanceté du monde. Il faut lire, ou relire, ces romans, pour leur humour et leur fantaisie, pour tout ce qu'ils nous révèlent d'une société anglaise dans sa recherche d'une liberté aux formes multiples.